

Avant de commencer véritablement mon essai, j'aimerais tout d'abord vous expliquer comment s'est produite ma rencontre avec Claude Vigée. C'est une rencontre à travers le « dire », le dire par écrit. Il s'agit d'un de ses essais que je découvre il y a environ une dizaine d'années, donc vous voyez, ma rencontre avec Claude Vigée est relativement récente par rapport à certains d'entre vous. Cet essai est intitulé *Dans le silence de l'Aleph*. Là, je peux dire que ce silence a résonné en moi. J'ai découvert un discours d'universalité, celui qui parle de l'humain à l'humain, qui dit l'humain exempt de toute étiquette réductrice, qu'elle soit nationale, ethnique, confessionnelle ou autre. D'ailleurs Emmanuel Levinas n'affirme-t-il pas que « L'Infini se passe dans le Dire [...] »¹, en d'autres termes il se transmet dans le Dire, dans la parole vivante, pour autant que cette parole soit universelle et relayée de bouche en bouche d'après la vision hébraïque. C'est cette parole vivante et vibrante que j'ai trouvée avec joie chez Claude Vigée.

Or, dès les origines, si l'on se réfère à la Torah, cette parole n'a pas toujours été entendue, c'est-à-dire écoutée et comprise par l'homme, en tant qu'individu ou en tant que collectivité humaine, et donc sa transmission s'est faite soit avec des difficultés, soit pas du tout. Cette difficulté de transmission peut venir d'un refus radical ou d'une absence de réceptivité de la part de l'homme. Des circonstances extérieures ou intérieures à l'homme ou à la collectivité peuvent entraver cette transmission. Dans ces deux cas, c'est l'exil, un des thèmes majeurs qui traverse la Bible et les écrits de Claude Vigée, sur lequel nous allons axer notre exposé aujourd'hui.

Rappelons-nous dans quel contexte apparaît l'exil dans la Bible. Le premier chapitre de la Genèse, dans lequel est décrite la formation du monde par Elohim, s'achève au bout de six jours par la création de l'Adam primordial, être dual, mâle et femelle à la fois, deux en un (verset 27). Toute cette œuvre accomplie est déclarée par son formateur lui-même, Elohim, « éminemment bien », parfaite – *TOV MeHoD* en hébreu (chap.1, vers. 31) –, autrement dit conforme en tous points au plan divin harmonieux des origines. Sur cette constatation du *satisfecit*, Elohim se repose le septième jour, jour du Shabbath, de toute son œuvre (chap. 2, vers. 2). Une œuvre menée à « bien », mais pas achevée, car la présence de *LaHaSoTh* – que les vulgarisateurs pensent juste de traduire par « qu'il avait faite » –, exprime en réalité non pas une action au passé, mais l'idée d'une œuvre non achevée, qui doit se faire comme d'elle-même. Cette œuvre se prolonge à travers l'Adam, la création se poursuit de façon continue.

Pourtant, n'est-on pas surpris de voir que l'Adam, cette formation originelle « éminemment bonne », mâle et femelle à la fois, se retrouve, au deuxième chapitre de la Genèse (verset 21), brutalement dissocié en homme et femme, un en deux. Puis le couple, qu'ils sont malgré tout, est chassé du jardin d'Eden des origines. Cette expulsion du « monde clos », « jardin » baigné du flot de félicité² – si l'on s'en tient à ce que suggère étymologiquement Eden,

1 Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. La Haye : Nijhoff, 1978, p. 230.

2 Sur l'Eden, voir mon article publié sur le blog https://voyageintemporel.wordpress.com/2014/06/25/jardin-eden_jardin-des-genes/. Cet article a été rédigé à partir de ma conférence intitulée « L'Eden, un monde de délice suprême des kabbalistes et des taoïstes »,

flot de félicité – venant de l’Orient (*MiQeDeM*), source de la lumière, est la conséquence de la consommation du « fruit de l’arbre de la connaissance du bien et du mal », dit le texte biblique. Premiers temps de l’exil, premier temps des épreuves... Projection dans un monde inconnu et possiblement hostile. C’est comme si cet épisode se répétait indéfiniment, dans l’acte de naissance même, lorsque l’enfant est expulsé hors du corps de sa mère, ce monde symbiotique protégé, cet incubateur de vie où toute nourriture est donnée, pour être projeté dans un autre monde, inconnu, possiblement hostile, lui aussi.

Puis, pour reprendre le cours du texte biblique, après cette projection hors de l’Eden, suivent les diverses tribulations des patriarches, celles du peuple d’Israël, les épreuves, sur fond d’exil des âmes humaines qui se corrompent à de multiples reprises dans l’adoration proscrite de représentations formelles ou mentales, qu’on appelle « idoles », voire dans diverses trahisons et transgressions. Je voudrais ajouter que ce récit qui semble propre aux Hébreux est en réalité une histoire exemplaire qui déborde le cadre occidental et concerne l’histoire de l’humanité tout entière, au même titre que les autres grands textes mythiques tels que les Védas et le Mahâbhârata, la Bhagavad-Gita pour l’Inde, l’Odyssée pour le monde grec, l’Avesta pour le monde persan, entre autres. Je retiendrai essentiellement dans ces tribulations des patriarches celle de Jacob en particulier, patriarche des douze tribus d’Israël, que Claude Vigée appelle « le premier Juif Errant de l’exil universel »³, auquel il consacre le chapitre 3 de son essai intitulé *Dans le silence de l’Aleph*. Jacob, fuyant la violence de son frère Esaü qui veut le tuer, se voit finalement acculé à mener un combat avec un être peu angélique, un envoyé anonyme, aux desseins malveillants puisqu’il en sort blessé à la hanche – au côté gauche précisément, pôle symbolique traditionnel de la réceptivité –, le laissant affublé d’une claudication pour toute la vie.⁴ Claudication symbolique de Jacob, mais aussi, à sa suite, celle des peuples, et déséquilibre intérieur de l’être humain. Curieuse coïncidence, lorsqu’on se rappelle que c’est aussi du côté gauche qu’a été extirpée à l’Adam, la fameuse compagne, Eve, dont il avait soi-disant besoin pour mettre fin à sa solitude, dissociation à laquelle s’ajoutera l’exil hors du jardin d’Eden. Curieux en effet, alors que l’Adam primordial – ainsi que toute l’œuvre des six premiers jours – est déclaré par son formateur « Elohim », dans les quelques versets bibliques précédents, « éminemment bon » *TOV MeHoD*, harmonieux, masculin et féminin à la fois. A partir de cette dissociation, où cependant le couple Adam et Eve reste uni, la tragédie se poursuit avec la consommation du fruit défendu généré par l’arbre de la connaissance du bon et du mauvais, autrement dit l’arbre des expérimentations, coexistant cependant avec l’arbre central de vie. Le poison est dans le fruit. « Où es-tu ? » demande Dieu à l’Adam, et l’Adam de répondre, comme naïvement, s’être caché parce qu’il est nu, si l’on se réfère aux traductions courantes de la Genèse. Interrogation divine qui semble totalement saugrenue de la part du Verbe formateur biblique omniscient, omnipotent, ubiquitaire, qui supposerait donc qu’il ignore où est sa propre créature, celle qu’il a formée ? Sauf à penser autrement, au niveau symbolique cette fois, qu’en réalité, par cet acte de consommer de l’arbre du bon et du mauvais, le couple Adam et Eve se trouve acculé à emprunter la voie aléatoire des expérimentations, dans l’ignorance des conséquences, pour le

donnée à l’occasion des 18^{es} Rencontres littéraires d’Aubrac consacrées aux « Imaginaires de l’Eden », dont la vidéo est en libre accès sur le site des Archives Audiovisuelles de la Recherche (Fondation Maison des Sciences de l’Homme, Paris), à l’adresse suivante : http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/_video.asp?id=2289&ress=7580&video=147666&format=108

3 Claude Vigée, *Dans le silence de l’Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 47.

4 A propos de cet envoyé anonyme, sans visage, Samaël (esprit d’Esaü) voir David Banon, *Héritages d’André Neher*. Paris : Editions de l’Eclat, 2014, p. 35.

meilleur ou pour le pire. Le couple se trouve donc coupé à cette heure de la voie centrale symbolisée par l'arbre de vie planté au milieu du jardin ; il est de ce fait éloigné de son origine, et par là-même de son formateur. La question posée à l'Adam « Où es-tu ? » prend alors tout son sens au niveau symbolique et pourrait se paraphraser par « je ne te trouve pas parce que tu as été coupé de moi, de ton origine divine, et tu es momentanément perdu pour moi », comme si la chaîne originelle de l'alliance entre le divin formateur et sa formation adamique avait été rompue.

On comprend alors pourquoi, il pourrait s'agir, dans ce contexte, de l'évocation d'une attaque dirigée contre l'intégrité même de la constitution de l'homme, ce qui aboutit au rejet inéluctable hors du monde harmonieux intemporel de l'Eden, vers un monde inconnu, dont certains aspects peuvent être possiblement hostiles : on y rencontre de l'ordre et du désordre. Claude Vigée nomme ce monde « le désert du temps » :

[...] Ce qui arrive est lointain,
Profond,
Profond.
Exil de la parole, exil de la présence :
Quand le prince est absent le monde est en exil,
Chaque homme est en exil dans le désert du temps.⁵

Le sens de la vie humaine est donc désorienté à partir de cet épisode de la Genèse, à l'image de ces chiens pitoyables, patinant sur la glace les yeux exorbités d'angoisse qu'évoque Claude Vigée dans ce poème extrait du recueil *Apprendre la nuit* :

[...] les chiens patinent
Et nagent des quatre pattes
Sur le verglas scintillant des trottoirs,
Yeux affolés,
Exorbités,
Le croupion bas, rentrant la queue,
Courant toujours sur place,
Les oreilles ourlées rabattues dans l'angoisse.⁶

Cette désorientation pourrait apparaître fatidique, alors qu'il s'agit dans l'épisode biblique d'une conséquence d'un acte erroné. Fatidique, en apparence, car toutefois est gravé le souvenir vivant de l'unité première telle qu'elle est représentée symboliquement par la lettre « Aleph », initiale du nom de l'Adam primordial, et ce souvenir est inscrit dans les profondeurs de la conscience humaine – on pourrait même ajouter « dit », car, comme le fait remarquer le *Sepher Ha-Bahir* ou *Livre de la Clarté* à ce propos (verset 70)⁷ : « Quand te vient la pensée de l'Aleph, tu ouvres la

5 Extrait du poème « West End », dans Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 168.

6 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*. Paris : Arfuyen, 1991, p. 49.

7 *Sepher ha-Bahir*, commentaire du *Sepher Yetszirah* a été compilé en Provence, sous sa forme actuelle, entre 1150 et 1200. Attribué à un sage

bouche. Il en est ainsi de la pensée lorsque tu penses. Elle s'étend vers l'infini sans limites. Et de l'Aleph émanent toutes les lettres. De ceci, tu vois qu'elle est au commencement. » Autrement dit, aussi, en tant que principe, car principe, commencement est en hébreu le même mot que tête – *RoSh* –, « c'est pourquoi il est dit – ajoute le *Bahir* – « Et YHWH est à leur tête » (*Michée* 2 : 13) ». J'ajouterais, tout comme il est à la tête et *dans* la tête de Jacob et des autres patriarches... D'une certaine façon donc, l'âme humaine est « programmée » – sans idée de déterminisme, c'est sa raison d'être – pour reconquérir l'Eden perdu, reconquérir l'unité perdue, non seulement en lui-même – pôles masculin et féminin –, mais aussi entre l'homme et la femme, de façon à réaliser le *LaHaSoTh*, c'est-à-dire prolonger le projet adamique de création continue.

Pour résumer, on est donc en présence, dans le récit de la Genèse, d'un double mouvement d'expulsion et d'exil dans le monde matériel de la réalisation ou monde des phénomènes avec cependant, conjointement, la promesse de « retour », telle qu'elle a été donnée au patriarche Jacob, alors qu'il repose en état de songe sur la montagne. Ce « retour » se fait à condition d'être en état de réceptivité et d'avoir la volonté de le réaliser. C'est pourquoi, c'est en réactivant, à l'intérieur de soi, le souvenir vivant de l'unité essentielle originelle, fondement de la vie, hors du temps, c'est en le revivifiant dans la temporalité de l'exil, dans le monde matériel de la réalisation, des phénomènes, qu'il peut y avoir espoir d'alliance avec la conscience universelle, l'Aleph fondamental, dont dépend la réalisation du projet adamique, la rédemption dans le sens de restauration, en hébreu *TiQOuN*. C'est ce que suggère Claude Vigée lorsqu'il affirme que « Privé de la conscience née de la présence secrète de l'Aleph en chacun de nous, le monde matériel est pur exil pour l'homme ; dès que cette conscience s'éveille en nous, le temps promis de la rédemption et du retour peut commencer enfin sur terre »⁸. L'éveil de la conscience renvoie à deux notions dans la pensée hébraïque liées au « souvenir », à la « mémoire ». En effet, il existe en hébreu deux verbes qui expriment de façon complémentaire le double aspect actif et passif du souvenir : c'est respectivement *ZaKbOR* « se rappeler », et *ShaMOR* qui peut se traduire par « garder ». Comme le fait remarquer Marc-Alain Ouaknin, il existe une dialectique biblique entre ces deux verbes qui apparaît notamment dans deux passages distincts mais complémentaires à propos du Shabbath et qui correspondent à deux versions différentes des dix commandements⁹ : la première référence avec le verbe *ZaKbOR* se trouve dans l'Exode (20 : 7) avec l'injonction suivante : « Rappelle-toi le jour du Shabbath » [*ZaKbOR eth yom ha shabbat*]. La seconde est dans le Deutéronome (5 : 11) : « Observe le jour du Shabbath » [*ShaMOR eth yom ha shabbat*]. Le Talmud précise la différence entre ces deux verbes en associant *ShaMOR* au cœur et *ZaKbOR* à la bouche, au « dire »¹⁰. *ShaMOR*, c'est l'aspect féminin du souvenir, c'est conserver dans un esprit de réceptivité, de fidélité, d'observance ; et *ZaKbOR* c'est l'aspect actif du souvenir – sens qui se confirme sous la forme *ZaKbar* signifiant masculin – c'est « se rappeler », c'est-à-dire actualiser le souvenir de la source de vie, à travers les paroles et les actes, pour l'inscrire dans la vie. *ZaKbOR* passe par la bouche, c'est la parole qui s'actualise tel le Verbe formateur, car, d'après la Genèse, c'est par le souffle sous forme de dire que se fait l'action génératrice

rabbin du 1^{er} siècle, Nehunya Ben Ha-Kanah, il constitue les premiers balbutiements de la Kabbale médiévale <http://www.akadem.org/medias/documents/-3-Sefer-Ha-Bahir.pdf>. Le *Sepher ha-Bahir* est en version intégrale en hébreu traduite en français par Gilen et consultable à l'adresse internet suivante : http://www.kabbale.eu/wp-content/files/Sefer_Habbahir.pdf

8 Claude Vigée, *Dans le silence de l'aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 31.

9 http://www.mjlf.org/index.php?option=com_content&view=article&layout=tenoua&id=135&Itemid=229

10 *Shamor bal'v ve zakhbor bapé*. Voir Midrash Tanna'im, Wa'etchanan 5:12.

continue du monde. Ainsi : « Dieu dit : ‘que la lumière soit !’ Et la lumière est¹¹ »¹². « Dire » c’est donc « créer » dans ce contexte. Ce que l’on peut rattacher à la citation d’Emmanuel Levinas du début de cet exposé « L’Infini se passe dans le Dire [...] »¹³, le Dire-souffle. Les paroles de Claude Vigée prennent alors toute leur envolée dans ce contexte : « [...] dès que cette conscience s’éveille en nous, le temps promis de la rédemption et du retour peut commencer enfin sur terre »¹⁴. L’éveil de la conscience se fait grâce au rappel actif *ZaKbOR*. Cette conscience, c’est l’âme divine la plus précieuse en l’homme, la *NeShaMaH*, qui la revêt et convoque activement la Présence divine,¹⁵ lui redonne élan et vigueur, dans le Lieu de félicité, Lieu intime sans lieu. C’est pourquoi, celui qui « se rappelle » – au sens propre d’appeler de nouveau à soi – l’unité de son âme individualisée s’unit réellement au Divin qui l’habite. C’est en cela que consiste la « grande souvenance » dont parle le *Zohar* ou Livre de la Splendeur,¹⁶ le ‘retour’ en soi-même vers soi-même, pour soi-même »¹⁷, le *LeKb-LeKbâ*¹⁸ au Lieu de félicité sans lieu, le *MaQoM*, le « gîte intérieur » ou « lieu intime de la Présence » pour reprendre ces deux expressions de Claude Vigée.

C’est par cette grande souvenance, ce *ZaKbOR*, que s’opère, à l’échelle individuelle, l’unification intérieure fondamentale, que se reconstitue l’intégrité, à la fois source de calme et de complétude – dans la double acception de la racine hébraïque ShLM : *SbaLOM*, paix, et *SbaLeM* complet, intègre – et, à l’échelle collective, que se construit l’intégrité du grand corps que forme la collectivité humaine afin de réaliser également la paix. D’où cette exhortation de Claude Vigée aux trois grandes religions du Livre à « engendrer ensemble la paix, ce Shalom qui est, en chacun de nous, la plénitude secrète de la Présence méconnue »¹⁹...

Réparation

A partir de cette idée de complétude et d’intégrité, nous pouvons opérer la transition avec la notion de « restauration », le *TiQOuN*, une des notions hébraïques centrales. Tout d’abord, restaurer suppose de réparer une dégradation, un dommage, celui que nous avons évoqué à propos de l’Adam primordial puis de Jacob et de l’ensemble de l’humanité à leur suite. En quoi peut bien consister cette « restauration » ? Au pire, à colmater les brèches, ce qui reste une altération ; au mieux, à rétablir à l’identique, tel qu’à l’origine. Mais dans le contexte de la Genèse, ce qui est tel qu’à l’origine s’achève avec le verbe *LaHaSoTh* « pour que l’œuvre se poursuive d’elle-même »,

11 La présence du vav conversif associé au verbe conjugué au futur en hébreu indique la continuité de l’action passée qui se prolonge dans le futur, inscrivant ainsi l’action dans une permanence.

12 Genèse 1 : 3.

13 Emmanuel Levinas, *Autrement qu’être ou au-delà de l’essence*, op. cit., note 26, p. 230 : cité notamment dans l’article de Silvia Richter « Judaïsme et politique : Moses Mendelssohn au crible d’Emmanuel Levinas », *Revue germanique internationale* [Online], 9 | 2009. URL : <http://rgi.revues.org/359>.

14 Voir plus haut, note 9.

15 En hébreu : *SheKhiNaH*.

16 *Zohar*, Livre de la Splendeur, livre II, § 91a.

17 Voir aussi Marc-Alain Ouaknin, *Zeugma*. Paris : Seuil, 2008, p. 206 ; *ibid* p. 207 : « ‘ Va vers toi ’, vers toi l’homme, et non vers moi, Dieu. ‘Va vers ton humanité que tu ne pourras découvrir qu’attentifs aux autres, dans un lien de parole et de bonté’, *zeugma* et *béssed* ».

18 Genèse 12 : 1.

19 Claude Vigée, *Dans le silence de l’Aleph*, op. cit., p. 35.

ouvrant donc sur la perspective téléologique de continuation progressive du plan divin, par l'œuvre elle-même. Dans le cas du *TiQOun*, il ne s'agit donc pas de revenir au point de départ, mais de rétablir les conditions de cette progression continue endommagées dès les origines pour la continuer. Cette dégradation, comme nous l'avons vu dans la Genèse, s'est produite avec la dissociation de l'Adam primordial, puis avec la blessure de Jacob à la hanche par le côté gauche, pôle symbolique de la réceptivité, de l'écoute.

Mais avec Jacob se profile cependant l'alliance, apparue en songe, à l'aube, juste avant que la lumière ne se manifeste, l'alliance matérialisée par une échelle symbolique prenant appui sur un sommet de la terre, la terre humaine incarnée par le patriarche Jacob et qui s'élance vers le ciel, sur laquelle des messagers montent et descendent, reliant le ciel et la terre dans un double mouvement continu de montée et descente, d'aller et retour. L'alliance par l'écoute, car pour reprendre les termes de Claude Vigée, n'est-ce pas la « mélodie de l'Un » que Jacob entend, « voyant descendre vers lui l'échelle des sons angéliques en présence de YHWH » ? Il « entend chanter l'Aleph rayonnant de l'infini incommensurable »²⁰.

Afin de poursuivre cette réflexion sur la réparation, la restauration du point de vue hébraïque, il me semble intéressant de nous tourner vers l'Extrême-Orient, dans un esprit transversal, en particulier en explorant la pensée chinoise antique telle que l'exprime le maître Zhuangzi (IV^e siècle avant notre ère) à l'origine du courant taoïste. En effet, l'un des préceptes fondamentaux, dont il est l'initiateur, consiste à « restaurer-cultiver » le vrai en soi-même.²¹ Le sinogramme *xin* possède la triple acception en chinois de réparer ou restaurer, de cultiver ou entretenir, voire d'orner, de parer, avec l'idée sous-jacente, là-aussi, dans un contexte de spiritualité de l'intériorité, d'une dégradation à l'intérieur de soi, en particulier celle du souffle primordial, qui s'épuise dès la naissance et qu'il s'agit d'entretenir. En effet, le souffle primordial – c'est ainsi que la tradition chinoise désigne la part originelle, unique et vraie, authentique, d'un individu, transmise au fœtus par le père et la mère –, s'épuise au fur et à mesure que la vie se consume au contact du monde phénoménal jusqu'à la mort. C'est à partir de lui que sont engendrés les autres souffles dont l'être humain est entièrement composé – car tout est « souffle » ou « énergie-matière » dans la vision chinoise, des souffles plus ou moins condensés, les uns plus légers, purs et lumineux, les autres plus denses et grossiers. C'est pourquoi, dans la perspective taoïste, il convient de restaurer-cultiver dans le corps ce souffle vrai, unique, en régénérant les souffles légers, purs et lumineux voire en purifiant les plus grossiers et denses, par un certain nombre de pratiques psychophysiologiques – on pourrait dire mystiques – visant à les réunir de façon à former un embryon d'immortalité indivisible, autrement dit en termes plus généraux à restaurer l'unité intérieure.

Certains maîtres taoïstes bien postérieurs à Zhuangzi, mais s'y référant, comme Wang Chongyang (1113-1170) en particulier au XII^e siècle, désignent le lieu de ce souffle unique, dans un contexte de spiritualité intérieure, comme « le point », « le point qui est au milieu [de mon être] », « le point [authentique] du cœur » (*xinlingdian*), « point du commencement originel » (*yuanshu yidian*) ou encore « maître intérieur », « maître éclairant », identifié au vrai maître de l'homme.²² C'est pourquoi, il convient pour Wang Chongyang de « vénérer à l'intérieur, le maître de lumière pour

20 *Ibid.*, pp. 53-54.

21 L'expression chinoise traduite par « cultiver le vrai » est *xinzheng*.

22 Voir Pierre Marsone, *Wang Chongyang et la fondation du Quanzhen : ascètes taoïstes et alchimie intérieure*. Paris : Collège de France, coll. Mémoires de l'Institut des Hautes Études chinoises, vol. XL, 2010, p. 365. Y sont mentionnées aussi les références bibliographiques chinoises relatives aux différentes expressions.

faire apparaître la joie authentique »²³. A voir ces désignations, on pourrait presque dire que les kabbalistes ont eu la même inspiration – sans doute ont-ils vécu une expérience semblable ? –, sans aucune nécessité de contact entre les cultures. Car la voie de l'unité, du vrai, l'authentique voie du milieu, n'est-elle pas unique par essence, n'est-elle pas universelle, même si les voix singulières qui la portent de bouche en bouche sont diverses et dispersées dans l'espace et dans le temps ?

- 94 -

Remède à l'exil

Cultiver et restaurer, voire encore « orner », « parer » sont des termes familiers pour qui approche les textes kabbalistiques relatifs à la spiritualité de l'intériorité, et c'est bien ce à quoi incitent certains kabbalistes mystiques lorsqu'ils évoquent le *TiQOuN*, la rédemption, afin de préparer la surrection d'une humanité messianique. Se faisant le truchement du kabbaliste médiéval Abraham Aboulafia, Moshe Idel, un des spécialistes contemporains de la Kabbale, présente le messianisme comme l'accomplissement d'une réalité qui existe déjà en puissance. En quelques mots, le véhicule du messianisme est l'intelligence universelle, ou la faculté qui relie tout, loin de la cérébralité due à l'activité de l'intellect. C'est elle qui – selon les mots de M. Idel – « permet le passage de l'esprit de la puissance à l'acte, dont la résultante est le perfectionnement spirituel »²⁴. En d'autres termes, ce passage se fait du monde non encore manifesté au monde de la réalisation, depuis l'origine jusqu'au monde des phénomènes, de façon continue, en l'homme et par l'homme. L'homme accompli et, ce faisant, l'humanité accomplie, telle que l'incarne l'Adam primordial, est par conséquent l'agent de cette intelligence universelle. C'est pourquoi un kabbaliste anonyme du XV^e siècle affirme que la venue du Messie procède avant tout de la mise en ordre intérieure individuelle : « [...] Le fils de David ne viendra pas avant que toutes les âmes présentes dans le corps atteignent la force prophétique, qui est le fils de David, ce qui implique qu'elles aient dominé toutes les forces corporelles et tous leurs désirs, et que toutes les forces corporelles soient dès lors canalisées et à l'écoute de l'esprit prophétique. »²⁵

Selon Moshe Idel, la conception apocalyptique juive classique considère que la venue du messie, fils de David, sera précédée de celle d'Elie. Qui est Elie ? Outre le prophète majeur reconnu, il faut le souligner, par les trois grandes religions abrahamiques, Elie, Eliyahou signifie littéralement en hébreu « ma force, c'est YaH ». YaH : deux lettres Yod et He qui, respectivement, représentent les deux forces complémentaires – l'actif et le passif – c'est-à-dire le principe duel essentiel de toute existence.²⁶ C'est lorsque cette force passe de la puissance à la réalisation, que se manifeste le messie, fils de David, et lorsque l'homme prend conscience de cette réalité. « [...] Et bien entendu, – souligne Moshe Idel – ce fils de David ne s'identifie pas à une personnalité historique mais simplement, à une étape du devenir mystique de l'homme. »²⁷

23 Cité par Pierre Marsone, *ibid.*, p. 366.

24 Voir Moshe Idel, *Messianisme et mystique*. Paris : Cerf, 1994.

25 Voir *Sepher ha-Bahir*, *op. cit.*, vers. 184.

26 A propos de YaH, voir aussi Moïse de Léon, *Le Sicle du sanctuaire*. Traduction de Charles Mopsik. Paris : Verdier, 1996, p. 282.

27 Moshe Idel, *op. cit.*, p. 28.

C'est ce que suggère l'académicien François Cheng, passeur de cultures, entre Extrême-Orient et Occident, lorsqu'il définit le vrai voyage – sans forcer le trait on pourrait même dire le voyage vers le « vrai » – comme « [...] la transmutation d'un voyage qu'on a déjà fait en soi, un soi qui cherche à se transcender en vue d'un dépassement, d'une réconciliation »²⁸. L'issue authentique du voyage de la vie pour l'homme n'est-elle pas en effet la réconciliation, la grande réconciliation, les retrouvailles en soi avec soi-même et avec l'autre comme autre soi-même, « jusqu'au lieu absolu qui n'est pas encore moi, mais la source vive qui sera – ailleurs et au-delà – le centre noir et rayonnant de tous les moi »²⁹, affirme Claude Vigée ? « Là – *poursuit-il* – se situe un JE fondamental dont le moi de chacun, et le mien parmi eux tous, constitue la floraison multiple, à travers le temps de ce monde qui nous entraîne vers l'abîme. » Plus largement, n'est-elle pas, à la manière de Jacob, l'alliance vivante entre l'infini d'en haut et l'infini d'en bas ? Ou comme le fait comprendre si bien Claude Vigée, le retour au Lieu sans lieu de la Présence divine en chacun de nous : « Alors nous sommes vraiment chez nous ; enfin revenus à la maison parce que nous sommes de retour chez lui, dans la joie des retrouvailles. »³⁰

Rejoignant en cela l'homme royal tel qu'on le concevait en Chine, entre ciel et terre pour ordonner le monde, JaCoB-YShraEL a tracé la voie pour l'Occident, la voie des patriarches, la voie royale, voie unificatrice du milieu, assignée à l'homme individuel et collectif dès les origines. Reste aux « traverseurs » d'YSRaEL, aux « passeurs du vivant » de toutes les nations, tels que Claude Vigée, à tous ceux qui relient, aux *YSbRe LeV*, les « cœurs de droiture »³¹, à l'éclaircir activement pour que résonne – *re-sonne* – la voix de l'Arbre de Vie...



28 François Cheng, *L'un vers l'autre : en voyage avec Victor Segalen*. Paris : Albin Michel, 2008, p. 41.

29 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*, op. cit., p. 11.

30 *Ibid.*, p. 44.

31 Littéralement « droits de cœur ».